

EUGÈNE

Q U A R A N T E - C I N Q
M I L L E L I V R E S S U R
L A P L A C E P U B L I Q U E

VIGNETTES ÉCRITES DURANT UNE RÉSIDENCE À LA
BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE D'YVERDON-LES-BAINS,
EN NOVEMBRE 2009

Assis. Un écrivain actif est un assis. Cet état de fait m'ennuie un peu.

Evidemment, je pourrais me lever pour écrire sur un grand pupitre. Mais je serais quand même immobile. Un homme debout et immobile pendant deux heures. On ne peut rien y changer : un écrivain actif est aussi mobile qu'une statue de scribe égyptien.

J'adore discuter avec les enfants. Eux seuls osent me poser la question fondamentale : « Pourquoi écrivez-vous ? » Je leur réponds : « Quand j'étais petit, on s'était fait une cabane avec les copains. On s'est inventé plein d'histoires. C'était sans fin. Maintenant, j'ai grandi. La cabane est détruite depuis longtemps. Mais pas mon envie d'inventer des histoires. »

J'entends deux filles rire derrière moi. Elles jouent à la courate entre les rayons. L'une se cache derrière les romans commençant par « P », tandis que sa copine galope entre « archéologie » et « histoire ». Peut-être que la cabane de mon enfance existe toujours. C'est la bibliothèque.

Les enfants sont toujours stupéfaits d'apprendre qu'un écrivain ne gagne pas plus de dix pour cent du prix de vente de son livre. Environ un franc cinquante. Le prix d'un Mars au kiosque. « Quoi ? Si peu ?! » s'écrie un gamin vêtu d'un T-shirt arborant un « S » barré de deux traits verticaux. Et il a raison.

Mais il a aussi un peu tort. Il oublie qu'un livre est un objet collectif. Avec le prix d'un livre, il faut payer l'écrivain, l'éditeur, le graphiste qui a imaginé la couverture, le deuxième graphiste qui a mis en page le texte, l'imprimeur, le diffuseur qui vient avec son joli costume informer le libraire des dernières nouveautés, le chauffeur de camion qui transporte les cartons de livres imprimés et enfin le libraire. Ça fait beaucoup de bouches à nourrir !

Je suis venu dans une bibliothèque où un des plus grands écrivains de langue française vient de mourir. Comme l'ont souligné les journaux, il est mort comme Molière : sur scène. Jacques Chessex débattait de littérature quand soudain, il a été pris d'un malaise. Il n'a jamais fini sa phrase. C'était il y a trois semaines.

Par un extraordinaire hasard, quatre mois plus tôt, lorsque la directrice de la bibliothèque et son responsable de la médiation m'ont invité à concevoir une résidence dans leurs murs, j'ai proposé de baptiser ce projet « Bibliothèque à vivre ».

J'ai beaucoup aimé les derniers textes de Chessex. Une écriture de l'économie. Il faut sans doute une vie pour apprendre à écrire avec des mots si bien choisis. Chessex lui-même se disait « désencombré ». De ses démons j'imagine. En tout cas, ses derniers livres sont aussi magnifiques que les derniers Matisse. Un peintre parvenu au-delà de tous les combats, qui se contente de représenter le monde malgré sa vue qui baisse. Un peintre désencombré.

J'ai jeté un oeil au rayon, à la lettre « C ». Il n'y a plus un seul livre de Chessex disponible.

La veille de son adoubement, le chevalier passait une nuit de prière dans une chapelle. Il réfléchissait au sens de son engagement et discutait avec Dieu jusqu'à l'aube.

On devrait instaurer un adoubement pour les jeunes écrivaines et écrivains. Je propose qu'ils ne passent pas la nuit agenouillés dans une chapelle pour prier, mais... dans une bibliothèque. C'est fascinant une bibliothèque la nuit. Des milliers de romans se serrent les uns contre les autres dans la pénombre. Parfois, les phares d'une voiture égarée dans la nuit éclairent un titre. Les éclats de rire d'une bande de copains braillant sur le trottoir colorent le silence de papier qui règne dans la bibliothèque.

Le jeune écrivain se faufile entre les rayonnages, une lampe de poche à la main. Il aurait le droit de lire à sa guise, jusqu'à plus soif. Jusqu'à tomber de fatigue. Soit il décide de ne lire qu'un seul roman, soit il picore, pioche à droite à gauche, déguste un chapitre par-ci un dialogue par-là. Kessel, Kafka, Kundera, il connaît. Mais Khazanov, Kirchhof (avec deux « h » s'il vous plaît) et Kiik (avec deux « i » bien sûr) : qui connaît ? Les librairies sont si petites et l'océan de la littérature si vaste ! Quel libraire oserait garder Heino Kiik en magasin ? Cet écrivain estonien largement oublié aujourd'hui a écrit en 1988 *Marie en Sibérie*, un roman dans lequel le calvaire des familles estoniennes déportées par Staline en pleine Sibérie est évoqué pour la première fois. Il faut venir dans une bibliothèque pour

tomber sur ce genre de perle.

Vers trois heures du matin, fourbu, épuisé par tant de voyages dans les fictions, l'aspirant écrivain voudra se coucher. Problème : où dormir dans une bibliothèque ? La seule position prévue dans ce genre d'endroit est debout ou assis... L'écrivain n'aura pas le choix: il faudra s'étendre sur la moquette. Cette moquette posée quinze ans plus tôt, choisie pour sa solidité et foulée par des milliers de pieds de lecteurs. Couché sur le dos, il contempera deux murs de livres s'élever vers le plafond sombre. Il aura l'impression que les ouvrages peuvent lui tomber dessus à tout instant. Et si à cinq heures du matin, un gros camion passant dans la rue faisait vibrer le sol au point que les 970 pages du *Dictionnaire égoïste de la Littérature Française* lui tombent sur le crâne ? Il faudra se résigner à dormir avec ce risque. Des dizaines d'épées de Damoclès l'accompagneront toute la nuit.

A quoi rêve un écrivain dans une bibliothèque plongée dans la pénombre ? Je n'en sais rien. Ça ne s'est jamais fait.

Un lecteur m'aborde. Un retraité d'origine espagnole qui m'avoue fréquen-

ter la bibliothèque à haute dose. Quatre fois par semaine en moyenne. Il lit les magazines en libre accès et emprunte pas mal de livres. Il me prend par la manche pour m'emmener au fond de la bibliothèque au rayon « beaux-arts ». Ses doigts attrapent un livre : Florian Campiche, peintre et cinéaste. « On était collègues de travail à Sainte-Croix », me précise le lecteur. Des fermes surchargées de neige du Jura aux rues pluvieuses de Montreuil, en passant par le soleil de Tunis, je me mets à voyager grâce aux peintures de Florian Campiche. J'apprends que le peintre était aussi cinéaste. Il a filmé l'Expo 64 avec passion, à Lausanne. Armé de sa caméra 16 mm, il s'est promené sur les différents sites de l'expo : à Vidy, vers le P'tit Train et dans le beau parc nommé la Vallée de la Jeunesse. Or, il se trouve que j'ai passé toute mon enfance à deux pas des sites de l'Expo 64. J'en ai même écrit un livre publié en 2007 : *La Vallée de la Jeunesse*. En somme, le chemin le plus court entre un travailleur espagnol, un écrivain d'origine roumaine et un peintre-cinéaste du Jura vaudois est... la bibliothèque d'Yverdon !

Un lecteur m'aborde. On parle des *Arpenteurs du monde*, ce roman plein de charme et de retenue signé Daniel Kehlmann qui raconte les vies du

mathématicien en pantoufles Carl Friedrich Gauss et de l'explorateur naturaliste Alexander von Humboldt. Le lecteur gloutonne deux à trois romans par semaine. Chez lui, les murs ont disparu sous les piles de romans. Au bout d'un moment, il lâche un aveu : « Depuis quelques années, je m'interdis d'aller en librairie et je m'oblige à fréquenter la bibliothèque. Comme ça, je suis forcé de rendre les livres que j'ai lus. ».

A certaines heures de la journée, un véritable mur de lecteurs se forme devant le service du prêt. Une maman conduit une poussette de la main gauche et serre deux gros ouvrages sur le bricolage dans la main droite, un gars avec un sac à dos serre son portable entre la joue et l'épaule tout en tenant un tas de bouquins à bout de bras, un monsieur à manteau gris apporte une pile impressionnante de romans policiers. Ça vient ça repart. Ça ne perd pas de temps. Je ne connais qu'un endroit capable de générer un tel va-et-vient : le guichet de la gare.

Personnellement, je ne vois aucune différence entre la place de la gare et la place devant le service du prêt de la bibliothèque. Depuis mon poste d'observation, je vois des groupes d'ados, des enfants qui rigolent, des

personnes âgées, des adultes pressés et des adultes détendus. Comme sur n'importe quelle place. J'ai l'impression d'être en résidence sur la place publique et c'est fascinant. La seule vraie différence, c'est qu'ici la trottinette reste au vestiaire, tandis que sur la place de la gare, l'engin est sous les baskets.

Un monsieur en pull rouge se présente au service du prêt avec un livre. Personne au guichet. Le monsieur consulte sa montre et inspecte les environs. Il semble se dire : « Où est la bibliothécaire ? Je paie mes impôts, moi. Elle doit être toujours à son poste. ». Mais personne ne vient. Alors, l'homme pressé se penche et se tortille la nuque pour regarder l'écran de l'ordinateur. Que compte-il faire ? S'emprunter lui-même ? Ou se rendre tout seul ? Le suspens est à son comble, quand soudain la bibliothécaire arrive. Dommage, on était à deux doigts d'une action métaphysique.

L'activité consistant à sortir un livre du rayon, consulter la première page, le remettre à sa place, en sortir un autre, musarder quelques pages, le remettre et recommencer avec le livre voisin - cette activité porte un nom : « fatiguer les rayons ». C'est une expression inventée par Borgès, un des plus grands « fatigues de rayons » de l'histoire de la littérature.

Un photographe du 24 Heures se colle à moi. Il est là pour l'article qui relatera ma résidence à la bibliothèque. Il s'approche et s'approche encore avec son objectif gros comme une chaussure de ski et me dit : « Ecrivez de manière naturelle ». Ben voyons.

Comme je ne veux pas faire semblant d'écrire n'importe quoi, pendant qu'il me photographie, j'écris qu'un photographe du 24 Heures se colle à moi. Il est là pour l'article qui relatera ma résidence à la bibliothèque. Il s'approche et s'approche encore avec son objectif gros comme une chaussure de ski et me dit : « écrivez de manière naturelle. ». Ben voyons. Comme je ne veux pas faire semblant d'écrire n'importe quoi...

Une lectrice m'aborde. Elle est à la retraite ; elle a de très belles mains et une veste d'un jaune à la Van Gogh. « La bibliothèque a été mon lieu d'intégration. », me raconte-t-elle. Elle est arrivée de France il y a vingt ans. Pour s'intégrer, elle ne s'est pas enrôlée dans une chorale ou une amicale de champignonneuses. Non. Cette dame est devenue membre d'une bibliothèque.

Ce lieu lui semble si agréable, qu'elle n'imagine pas une seconde donner rendez-vous à ses copines dans un café. « Pourquoi trainer dans un café, alors que la bibliothèque est tellement accueillante ? En plus, si ma copine est en retard, j'ai toujours quelque chose à lire ! ».

2007, 2006, parfois 2005. Par curiosité, je consulte les fiches de retour de prêt avec la dernière date tamponnée dans la case. Certains livres n'ont plus été empruntés depuis quatre ans. Vous croyez qu'il s'agit d'un détail insignifiant ? Détrompez-vous. Ces livres-là sont en grand danger. Ils risquent « le désherbage ». Le désherbage consiste à désencombrer les rayons, une à deux fois par année. On transfère les vieux bouquins au dépôt, c'est-à-dire loin des yeux.

Comme il n'y a pas assez de place dans la bibliothèque pour disposer tous

les livres, les bibliothécaires sont obligés de sélectionner. Un des critères est la vétusté de l'ouvrage, un autre est son « taux de fréquentation », si j'ose dire.

Voulez-vous faire une bonne action ? Courez emprunter *Drames intimes*, de Giovanni Verga. Plus personne n'a touché ce recueil de nouvelles depuis le 24 novembre 2004. Je ne l'ai pas lu, mais l'idée qu'il finisse très prochainement en prison me fait mal au coeur.

Un jour, une bibliothécaire m'a emmené un étage plus bas. Sous la bibliothèque. Là, dans une atmosphère sèche et une température ne dépassant pas les 18 degrés, sont conservés les livres précieux ou très anciens de la bibliothèque. Je ne sais pas si vous voyez ce qu'est un compactus. Imaginez une immense étagère métallique se déplaçant sur un rail, au moyen d'une manivelle. Lorsque la bibliothécaire souhaite accéder au compactus de la lettre « H » par exemple, elle doit déplacer les autres compactus, à droite ou à gauche. Et là, on assiste à un délicat ballet. Celui de toutes les manivelles qui tournent en même temps.

Mais je ne suis pas là pour parler de manivelles, mais de New York. En effet, le fonds ancien de la Bibliothèque Publique d'Yverdon possède un des plus vieux panoramas de New York. Il a été dessiné à l'encre sur une feuille de papier allongée par l'ancien bailli d'Yverdon. Le bailli est parti en Amérique fonder... New Bern (à cette époque, les Bernois avaient de la suite dans les idées). En 1713, après une longue traversée, le colon arrive devant New York. Et que voit-il ? Une ville de planches ! Des baraquements enchevêtrés de manière anarchique, quelques moulins et au centre de ce fouillis une petite église en pierre. A l'époque, la taille de la cité américaine ne doit pas excéder celle d'Yverdon. Le plus étrange est la palissade entourant New York, alors qu'aujourd'hui la Grande Pomme s'étend à perte de vue...

Un lecteur m'aborde. Il a dix-huit ans et en sait un sacré rayon sur plein de sujets. Il est capable aussi bien de m'expliquer en quoi consiste la mémoire RAM d'un ordinateur ou de me démontrer scientifiquement la raison pour laquelle il est déconseillé de trop manger de graisse artificielle contenue dans les friandises de nos supermarchés. Et surtout, il me parle d'une bi-

bibliothèque enterrée dans un champ, en Vendée. J'ouvre de grands yeux. Comment ça « enterrée » ? Il m'explique : « Mon oncle a décidé de laisser tomber la civilisation. Il s'est acheté un champ en Vendée, une région où il ne fait jamais trop froid. Et il cultive des fruits et légumes. Au milieu, il s'est creusé un terrier. Un immense endroit contenant toute sa bibliothèque. Mon oncle passe son temps à lire. ». Amusé, je demande combien de dizaines de livres se trouvent là. « Cinq mille » m'avoue mon interlocuteur.

Maintenant, j'ai un rêve : devenir membre de la bibliothèque cachée dans un terrier.

L'année prochaine, on fête les 750 ans de la ville d'Yverdon. Les origines de la Bibliothèque Publique remontent à 1761. Faites le calcul : les Yverdonnoises et les Yverdonnois ont vécu sans bibliothèque pendant cinq siècles.

Il entre en courant. Il ne dit ni bonjour ni excusez-moi et fonce vers la salle des DVD. La bibliothèque ferme dans deux minutes trente, mais le jeune

homme a décidé de passer sa soirée devant un film emprunté à la bibliothèque. Du bout de l'index, il fait défiler les pochettes en plastique : *Rocco et ses frères*, il l'a vu. *The Rocky Horror Picture Show*, il s'en fiche. Finalement, il choisit *La Rose Pourpre du Caire* de Woody Allen, et fonce vers le service du prêt. La bibliothécaire était en train d'éteindre son ordinateur. Elle accepte d'enregistrer ce dernier prêt. Heureux, le jeune homme s'en va dans la nuit.

Ce soir, il regardera l'histoire d'une jeune femme malheureuse en ménage qui va au cinéma regarder des films qui la font rêver. Un jour, un des personnages la remarque et sort de l'écran pour lui prendre la main ! Autrement dit, le jeune homme s'évadera en visionnant une histoire d'évasion. C'est presque le début d'une histoire.

A la bibliothèque d'Yverdon, il existe un seul lieu vraiment studieux. On n'entend pas une mouche voler. Ici, on lit ; on ne plaisante pas. Vous voyez de quoi je parle ? De la zone des journaux et magazines en libre accès. Installés autour d'une table ronde, trois hommes feuilletent des revues dans un silence religieux. Le premier, tout en se grattant le menton, parcourt

un article de Psychologies qui explique enfin pourquoi *Les Vibrations font sensation*. Son voisin se fait raconter par Le Temps *L'avenir des clubs de football suisse*. Le troisième lecteur parcourt le magazine Lire qui tente de justifier en vingt pages l'importance de Socrate dans l'histoire de la pensée universelle.

Je me retire sur la pointe des pieds, laissant ce beau monde à son activité studieuse.

Je tombe sur un livre qui parle de la Rome antique. Les Romains ont inventé les bains publics accessibles à tous. Mais dans ces établissements, le peuple ne faisait pas que se baigner et se faire masser. Après les bassins, on sortait à l'air libre, dans un parc. Là, on avait le choix entre une bibliothèque d'ouvrages en grec et une autre contenant des rouleaux en latin. Les Romains savaient se faire du bien au corps et à l'intellect. Pourquoi je vous raconte tout ça ? Parce que je suis à la Bibliothèque Publique d'Yverdon-*les-Bains*.

Je fais donc une proposition. Actuellement, la bibliothèque se trouve dans

une ancienne poste. Une bâtisse fonctionnelle, mais qui n'a pas été pensée pour accueillir 45.000 livres et 2000 lecteurs actifs. Donc, pourquoi ne la déplacerait-on pas dans un nouveau bâtiment, construit dans le parc des bains thermaux ?

Montre-moi dans quoi tu transportes tes livres, je te dirai qui tu es. Le plus souvent, le lecteur utilise le sac à dos. Pratique et fonctionnel. La sacoche en bandoulière plus rarement. Parfois, le lecteur n'a pas de sac. C'est la méthode dite « de l'avant-bras ». Il sert son livre entre l'avant-bras et la poitrine.

Le raffinement suprême, c'est le Caddie à commissions. Un matin, deux jeunes filles se plantent devant le service du prêt, ouvrent leur Caddie et sortent leurs ouvrages. Un, deux, cinq, neuf. Incroyable ! Combien de bouquins transportent-elles là ? Je me suis arrêté de compter à dix-sept. En sortant, elles lancent : « A la semaine prochaine ! ».

« J'AI L'IMPRESSION D'ÊTRE EN RÉSIDENCE SUR LA PLACE PUBLIQUE, ET C'EST FASCINANT. ». CE RECUEIL DE VIGNETTES NOUS PLONGE AU COEUR D'UNE BIBLIOTHÈQUE, DE LA FOULE DE SES LIVRES À L'INTIMITÉ DES DISCUSSIONS ENTRE L'AUTEUR ET ET CERTAINS LECTEURS.

EUGÈNE NAIT À BUCAREST EN 1969 ET ARRIVE EN SUISSE À 6 ANS. IL SUIT DES ÉTUDES DE LETTRES, PUIS SE CONSACRE À L'ÉCRITURE DE CHRONIQUES, DE PIÈCES DE THÉÂTRE, DE NOUVELLES ET DE ROMANS. «LA VALLÉE DE LA JEUNESSE» QU'IL PUBLIE EN 2007 REÇOIT LE PRIX DES AUDITEURS DE LA RSR AINSI QUE LE PRIX «COUP DE COEUR ROMAND» DE L'ASSOCIATION «LETTRES FRONTIÈRE».



Bibliothèque
publique
Yverdon-les-Bains

2009, Bibliothèque Publique d'Yverdon-les-Bains

Reproduction totale ou partielle autorisée à condition d'indiquer l'auteur et la source du texte.

